

Un roman tout en italiques...

Antonio D'Alfonso, *L'aimé*, roman, Leméac, Montréal, 2007, 168 pages

Stéphane Girard

Number 139, Spring 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40724ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

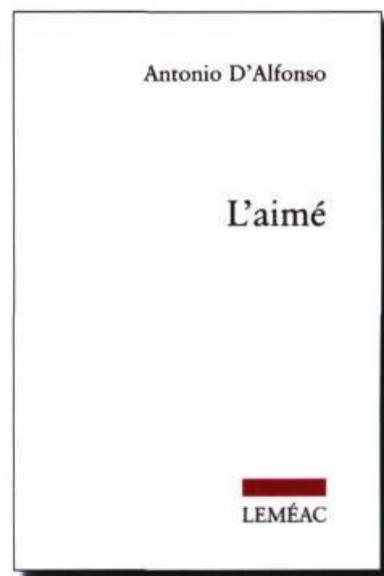
[Explore this journal](#)

Cite this review

Girard, S. (2008). Review of [Un roman tout en italiques... / Antonio D'Alfonso, *L'aimé*, roman, Leméac, Montréal, 2007, 168 pages]. *Liaison*, (139), 66–66.

Un roman tout en italiques...

STÉPHANE GIRARD



DANS UN RÉCENT ESSAI intitulé *En italiques: réflexions sur l'ethnicité* (L'Interligne, 2005), Antonio D'Alfonso en appelait à une re-définition de l'identité canadienne qui serait plus en accord avec le caractère somme toute métissé, pour ne pas dire bricolé (bref: post-moderne), de cette même identité. Par le fait même, D'Alfonso cherchait à sortir notre conception du sujet canadien d'un carcan binaire et restrictif imposé par une histoire qui privilégie exclusivement deux nations «fondatrices», elles-mêmes relevant d'une dualité linguistique fortement polarisée. Dès lors, tout ce qui tomberait à l'extérieur de ce cadre se retrouverait (et ce, entre autres, en raison des politiques éditoriales des divers organismes de subventions fédéraux ou provinciaux) mis *en italiques*, ce qui serait le cas, par exemple, des Canadiens d'origine italienne pour qui D'Alfonso revendiquait dans cet essai une certaine — à défaut d'un autre terme — reconnaissance.

À plus d'un égard, *L'aimé*, son plus récent ouvrage publié chez l'éditeur montréalais Leméac, se veut en quelque sorte une mise en scène de l'argumentaire proposé dans *En italiques*. Cela dit, *L'aimé* ne constitue nullement ce qu'on pourrait appeler un vulgaire roman à thèse, loin de là; en fait, le roman de D'Alfonso est probablement le texte narratif à la facture formelle la plus originale qu'il nous ait été donné de lire ces dernières années. Le héros, Fabrizio Notte, est un cinéaste (raté?) montréalais d'origine italienne dont nous suivons, de 1974 à 2007, les déroutes, à la fois professionnelles et amoureuses. L'intérêt vient ici du fait que le personnage nous est présenté, de chapitre en chapitre, par les différentes femmes qui l'ont côtoyé: ses amoureuses, ses maîtresses, ses amantes d'un soir, ses voisines, ses épouses, ses filles. La multiplicité des points de vue s'accompagne donc d'une multiplicité de langues et de tons, le maniement de la parole elle-même semblant devenir l'enjeu agonistique au cœur des relations troubles que Notte entretient avec ses amantes («Que venait-il de dire? Avait-il rencontré une femme, oui ou non? C'était du

Fabrizio tout craché, ça: il disait deux choses contraires en même temps, ce qui lui permettait de s'en tirer sans dire de mensonges. Pour quelqu'un qui bredouille, il sait, mal pris, bien manier la parole» (p. 130).

Car si Notte, véritable contradiction errante, semble perpétuellement échapper à la mainmise de ces différentes narratrices (il a, pour ainsi dire, *disparu*, et le roman en tant que tel se veut une véritable quête herméneutique inachevée: même à la toute dernière phrase, le personnage semble «bien volatilisé dans le maelström brésilien» (p. 161)), c'est peut-être parce qu'il est un bel exemple de «bâtard international» (p. 99), soit un «Canadien» échappant, justement, au binarisme identitaire déploré par D'Alfonso. Mais la même remarque pourrait s'appliquer également aux narratrices, en fait: «Je suis d'origine Basque», nous dit Sabina, «J'aurais pu naître à Trois-Rivières ou à Saint-Pétersbourg; peu importe où je suis, je porte sur moi un sac à dos plein d'identités complexes» (p. 78). Berlinoise, Libanaise, Hongroise, Californienne, Écossaise protestante, Afro-québécoise, Italo-montréalaise: les femmes nous racontant Fabrizio Notte engendrent une narration elle aussi bâtarde mais, surtout, profondément fidèle à cette réalité plus cosmopolite que nous serions prêts, semble-t-il, à l'admettre.

Ouvrage tout en italiques, donc, *L'aimé* est l'un de ces rares romans où le fond épouse adéquatement la forme et qui constitue, étrangement, un véritable hommage à la volatilité de notre subjectivité et à celle de notre identité, qu'elle soit masculine, féminine ou... canadienne. ■

Antonio D'Alfonso, *L'aimé*, roman, Leméac, Montréal, 2007, 168 pages.

Stéphane Girard est professeur de littérature française à l'Université de Hearst.